

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Écrire la domination à Cuba au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Le combat de la reconnaissance à travers l'*Autobiographie* de l'esclave cubain Juan Francisco Manzano (1797-1854)

Marie-Claire Alexandrine Sinapah

Number 142, September–December 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040694ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1040694ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Alexandrine Sinapah, M.-C. (2005). Écrire la domination à Cuba au cours de la première moitié du XIX^e siècle. Le combat de la reconnaissance à travers l'*Autobiographie* de l'esclave cubain Juan Francisco Manzano (1797-1854). *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (142), 41–58.
<https://doi.org/10.7202/1040694ar>

Écrire la domination à Cuba au cours
de la première moitié du XIX^e siècle
Le combat de la reconnaissance à travers
l'*Autobiographie* de l'esclave cubain
Juan Francisco Manzano
(1797-1854)

Marie-Claire ALEXANDRINE SINAPAH
Docteur en espagnol
Membre du Centre d'Etudes et de Recherches Caribéennes
Université Antilles Guyane

Si nombre d'ouvrages de l'époque où vécut Juan Francisco Manzano (1789-1854) décrivent et dénoncent parfois la réalité esclavagiste de la société cubaine, ils ne nous en donnent qu'une image, saisie de l'extérieur par des gens de passage ou natifs des îles, vivant en tout état de cause en dehors du système ou appartenant au monde des maîtres. Ainsi ce phénomène de distanciation implique qu'aucun de ces auteurs ne pouvait transmettre le message que seuls pouvaient exprimer les captifs vivant dans les fers ou l'esclave affranchi. Qu'il s'agisse de son récit de vie, de ses lettres à Del Monte, de ses poèmes ou de sa pièce de théâtre, toute la production de l'esclave poète, comme nous l'avons nommé, est un témoignage poignant sur l'assujettissement de la population de couleur dans la société coloniale cubaine de la première moitié du XIX^e siècle. Le propos du présent article est de nous consacrer à son étude raisonnée.

Sur le fondement de la biographie de Juan Francisco Manzano, on peut distinguer d'une part les écrits de l'auteur quand il était encore sous les fers et ceux de l'affranchi. Mais par-delà cette présentation d'ordre chronologique, on peut considérer que, sous l'angle symbolique, sans distinction de temps ni de lieu, une partie de l'œuvre relève de l'introspection,

du regard intérieur, de l'évocation de soi, sous forme de matériau brut et sous l'empire de la déréliction mais aussi par les confidences à un ami, qui n'est autre que Domingo Del Monte dont tout le sépare socialement. L'autre est évasion, négation du vécu, dédoublement que le recours à l'illusion dramatique va conforter. En somme, la condition servile de Juan Francisco Manzano à laquelle s'est ajoutée le « maléfice de la couleur » l'a conduit tout à la fois à la construction d'un espace-refuge par la magie de l'écriture, marronnage littéraire en quelque sorte, mais aussi à l'élaboration d'un projet commun de société dont la réalisation n'était pas absolument une chimère – l'histoire le montrera dans les derniers jours de décembre 1868, l'an I de la première Guerre d'Indépendance cubaine...

Par tout cela, l'itinéraire de vie de Manzano est un ensemble où politique, littérature et société sont parfaitement indissociables.

« Asi saltando por ensima de barías epocas dejando atras una multitud de lances dolorosos me seniré unicamente a los mas esenciales como fuente o manantial de otras mil tristes visisitudes ».

(Ainsi, faisant un saut sur plusieurs époques et laissant de côté une multitude de faits douloureux, je me bornerai au plus essentiel comme source et genèse de mille autres vicissitudes.)

Cette manière d'avertissement à l'adresse du lecteur montre bien qu'il s'était pleinement penché sur le problème auquel se trouve confronté tout individu qui décide d'écrire l'histoire de sa vie. Il avait aussi bien cerné le fait qu'il était impossible à un homme de raconter sa vie par le menu et qu'il fallait faire des choix pertinents.

C'est à la demande de Domingo Del Monte que Juan Francisco Manzano rédige cette autobiographie en 1835, tout au moins la première partie. Deux de ses lettres adressées à ce dernier, le 25 juin et le 29 septembre 1835 le montrent bien :

« Al momento que vi lo que en ella me pide sm. Me he preparado para ase-ros una parte de la istoria de mi vida, reservándome los mäs interesantes sucesos de mi ella para si algün día me alle sentado en un rincon de mi patria, tranquilo, asegurado mi suerte y susistencia, escribir una novela propiamente cubana : combiene por ahora no dar a este asunto toda la estension maravillosa de los diversos lances y exenas, porque se necesitaria un tomo, pero a pesar de esto no le faltara a sm. Material bastante manana empesaré untar a la noche algunas oras para el efecto. »

(Dès que j'ai pris connaissance de ce que me demande Votre Majesté, je me suis préparé à vous écrire une partie de l'histoire de ma vie, je me laisse en réserve les faits les plus intéressants au cas où un jour, assis dans un coin de ma patrie, en toute tranquillité, mon sort et ma survie assurés, j'écrirais un roman typiquement cubain : il convient pour le moment de ne pas donner à ce sujet toute la dimension merveilleuse des divers épisodes et scènes, parce qu'il faudrait tout un volume, mais, malgré cela, il ne manquera pas à Votre Majesté assez de matériau ; demain, je commencerai à grignoter quelques heures à la nuit afin d'écrire.)

En ce qui concerne la deuxième partie, il l'aurait rédigée sans doute vers 1839 car, c'est dans cette année que Del Monte confie à Richard Robert Madden à son départ tout un ensemble de textes parmi lesquels se

trouve un exemplaire de l'*Autobiographie* recopié et corrigé par Anselmo Suárez y Romero.

Le roman commence comme la plupart des autobiographies européennes, par l'histoire de la famille et la naissance de Juan Francisco Manzano et s'achève sur un événement qui provoquera un changement de son cadre de vie et de sa destinée, la fuite vers La Havane. On a l'impression qu'au niveau de la narration, le récit est construit de telle façon qu'il se referme sur lui-même. Tout bien considéré, il commence et s'achève sur une illusion : le récit de son enfance lui laisse augurer qu'il mènerait une vie idyllique, sa fuite vers la capitale devait mettre fin à sa vie d'esclave et lui permettre d'accéder à une vie d'homme libre.

En prenant la fuite, Manzano cherche à se forger un avenir que le sort lui a déjà refusé. L'horizon de toute une vie semble se dessiner ici : cette fuite est celle de l'espoir. En fait, ce qu'il va chercher dans la cité, ce n'est rien d'autre que ce qui lui aurait été donné de vivre s'il n'était pas né dans le monde ignoble de la servitude. Le début et la fin du récit se font écho. Ce que le narrateur raconte entre ces deux extrémités, ce sont certes des souvenirs anecdotiques, mais il convient aussi de souligner que ces anecdotes donnent la mesure de la dureté des conditions de vie de la population de couleur dans le monde colonial. Par ailleurs, s'agissant de l'auteur, de l'esclave lui-même, il nous semble bien qu'à travers les souvenirs qu'il évoque, c'est la longue route de l'esclavage à la liberté qu'il nous est donné de voir. Le récit montre – symboliquement – aussi comment Manzano est passé de la lecture à l'écriture, c'est-à-dire comment l'esclave inculte par définition est devenu poète-écrivain.

Ses expériences initiales sont touchantes de naïveté, où l'enfant récite par cœur des prières, où il cherche à déchiffrer tout ce qui lui passe sous la main, tout ce qui traîne ici et là. Ensuite, il cherche à apprendre à écrire, en imitant, en recopiant tout simplement les écrits de son maître en cachette, confie-t-il :

« Entonces, determine dar me algo mas util, que fue el aprender a escribir. »

(Alors, je décidai de m'adonner à quelque chose de plus utile qui était l'apprentissage de l'écriture.)

Mais Juan Francisco veut aller plus loin : il aspire à produire un texte. Et contrairement à Jean-Jacques Rousseau qui se confondait avec le personnage de ses lectures – « je devenais le personnage dont je lisais la vie » confiait-il – Manzano, déclarait à son tour :

« en todos los tramites de mi vida, la poesia, ya prospera, ya adversa me suministraba versos analogos a mi situacion. »

(Au regard des étapes de ma vie, la poésie lyrique ou tragique m'inspirait des vers en harmonie avec ma condition.)

Le besoin de s'approprier l'écriture est dès lors un devoir impérieux, celui de dénoncer les abominations de la vie de l'esclave qui l'incitèrent par ailleurs à marronner, à chercher son salut dans la fuite.

Juan Francisco Manzano naquit en août 1797, de María del Pilar Manzano, esclave choyée de la marquise Jústiz de Santa Ana, et de Toribio Castro, esclave mulâtre également affecté aux services de la demeure de

la marquise, grand joueur de harpe. N'ayant pas échappé à la tradition, Manzano porte le nom de ses maîtres et non celui de son père.

Sans aucune formation littéraire mais doté d'une vive intelligence, Juan Francisco Manzano s'est employé à mettre sous forme de document littéraire l'expérience de sa vie. En l'occurrence, il ne faut point s'attarder aux qualités artistiques et littéraires de l'œuvre pour ne s'en tenir qu'à la valeur de ce témoignage inestimable. La forme pour le moins relâchée et la structure peu conventionnelle du récit, avec pas moins de dix-sept parties, sans ponctuation et avec des fautes d'orthographe et de syntaxe, n'altère pas un certain équilibre du contenu. La déclaration de l'esclave que nous avons citée en liminaire montre que bien vite, il a su éviter certains écueils liés à la narration de l'histoire de sa propre vie. Il a su opérer des choix pertinents, pour des raisons liées en premier lieu au temps de la narration par rapport au temps de l'histoire ; ensuite, sur les conseils d'un mentor, pour ne pas enliser le lecteur dans la répétition des faits vécus.

Même s'il ne donne pas de dates précises, même si on n'observe pas une chronologie linéaire des événements qui ont marqué la vie de l'esclave et de l'écrivain, l'authenticité du témoignage, le poids des mots, confèrent à cette œuvre un caractère de document unique pour l'histoire de la littérature à Cuba.

L'analyse de la structure narrative permet d'emblée de souligner l'organisation du récit, comme histoire et comme discours, tel que les définit Tveztan Todorov ; on peut parler d'histoire dans la mesure où le texte renvoie à une certaine réalité et de discours dans la mesure où le texte est construit par un narrateur qui s'adresse à un lectorat. La structure narrative s'appuie sur le fossé qui sépare l'univers des maîtres de celui des esclaves dans la grande île et met en évidence le comportement esclavagiste des maîtres. Pour ce qui est du monde de l'esclave, on y observe sa dépendance totale vis-à-vis de ses maîtres. Toutes les fois qu'il essaie de vivre ou de réagir en tant qu'être humain, il est immédiatement puni de façon exemplaire. Cette punition peut même modifier son style de vie ; tout dépend du degré de punition : de l'enfermement dans les cellules de l'habitation même, à la prison publique au transfert sur la sucrerie où, outre les châtiments corporels, il était soumis à un état de profonde aliénation par le travail. Juan Francisco Manzano narrateur tâche de reconstruire son passé à travers différentes séquences ou segments en recourant à des analepses et à des prolepses.

En dégageant les différentes séquences qui structurent le récit, on en montre la dynamique. En utilisant la première personne, Manzano narrateur présente une perspective limitée à l'expérience de sa vie.

Séquence 1 : naissance de Juan Francisco Manzano. Il est élevé de la même manière qu'un enfant blanc, choyé et gâté. Il apprend à lire et récite par cœur les sermons et les « entremeses ». Sa vivacité d'esprit est vite repérée. Son père lui apprend à coudre. Mort de la marquise.

Il entre au service de sa nouvelle maîtresse, la marquise de Prado Ameno, qu'il assiste en permanence. Il compose des vers qu'il récite. Il est souvent fouetté et enfermé pour n'importe quel motif.

Il rejoint Matanzas, lieu où habitent ses parents, avec sa nouvelle maîtresse. Là, il se fait remarquer pour ses dons de portraitiste. Il apprend par cœur tous les poèmes qu'il compose. Mais son père lui interdit la pratique du dessin.

Séquence 2 : il accompagne sa maîtresse lors de ses promenades. Il est battu pour s'être endormi sur le chemin du retour. Dépêché sur la plantation, il s'insurge contre le contremaître qui est en train de frapper sa mère.

Le lecteur apprend ici qu'on l'envoie fréquemment sur l'engin à sucre en guise de punition, à la moindre de ses incartades. Il fabrique aussi des marionnettes pour les enfants de ses maîtres.

Toutes les tentatives de sa mère pour lui rendre sa liberté n'aboutissent pas. Il est durement puni pour le vol d'un chapon ; délit qu'il n'a pas commis. Il devient alors dépressif.

Séquence 3 : Il entre au service de Nicolàs de Zayas et c'est à ce moment qu'il apprend à écrire en cachette. Certes, il lui est interdit d'écrire, mais il désobéit. C'est à tout prendre une période heureuse pour Manzano.

La marquise de Prado Ameno, irritée autant qu'intriguée par les talents artistiques de l'esclave, se l'accapare à nouveau. Elle n'entend le louer à aucun tiers. Juan Francisco Manzano aura un différend avec un homme qui insulte sa mère. Il décide de fuir et de chercher un intercesseur. Il est arrêté, jeté en prison et renvoyé sur l'engin à sucre. L'administrateur ne le punit pas. Sa mère décède. Sa maîtresse refuse de lui rendre le maigre héritage que lui a laissé la défunte. Dès lors, un sentiment de rébellion le tenaille. Il devient obsédé par l'idée de liberté et pense de plus en plus à s'évader.

Alors que sa maîtresse se montre plus aimable envers lui, il prépare sa liberté en tâchant d'apprendre un métier. Mais, ayant eu vent de ses intentions, sa maîtresse le fait fouetter devant la petite mulâtresse qu'il aime. Il comprend qu'il ne doit plus compter sur une éventuelle liberté par la voie normale. Il vole alors un cheval et s'enfuit.

D'un point de vue structural, l'intrigue est peu développée et se rattache au conflit personnel du « je », insatisfait et frustré. C'est donc un roman d'apprentissage où le « je » du narrateur et le héros de l'histoire s'identifient comme un seul sujet qui cherche, à travers l'écriture, à poser un problème existentiel, à s'approprier sa véritable nature, à assurer son salut personnel, à prendre un droit que lui refuse cette société cubaine qui le dénigre et qui en revanche cautionne tout comportement du maître et par extension du Blanc.

Dès le début du récit, le narrateur situe les faits et fournit des indications sur ses parents. Inévitablement, il aborde le monde des maîtres :

« Señora Da Beatriz Marquesa de Justiz de Sta Ana, esposa del Sor Dn Juan Manzano, cada vez qe iba a su famosa acienda el Molino gustaba de tomar las màs bonitas criollas cuando eran de dies a onse anos », écrit Manzano.

(Doña Beatriz de Justiz, marquise de Santa Ana, épouse du sieur Juan Manzano, chaque fois qu'elle se rendait sur sa fameuse habitation « Le Moulin », aimait à s'entourer des plus jolies petites créoles, âgées alors de dix ou onze ans.)

On le voit, cette maîtresse était la protectrice de l'esclave ; par ailleurs, elle avait un comportement louable envers ses esclaves domestiques féminins, à qui elle donnait une éducation correcte et à qui elle accordait la liberté quand ces dernières voulaient épouser un homme de couleur libre.

Ce fut l'itinéraire que connut la mère de Manzano. Cette dame de l'aristocratie havanaise, apparentée aux plus grandes familles de l'île, se montra particulièrement tendre envers le jeune Manzano :

« sería ocioso pintar cuál andaría yo entre la tropa de los nietos de mi senora. Me pasaba travesando, mejor mirado de lo que merecía por los favores que me dispensaba mi ama. »

(Il n'est pas besoin de décrire comment je gambadais au milieu de la bande de petits-enfants de ma maîtresse. Je faisais mille espiègeries. J'étais bien mieux traité que je ne le méritais grâce aux faveurs que m'accordait ma maîtresse.)

D'après les documents officiels, Manzano a commis quelques erreurs : l'époux de la marquise se prénomma Manuel ; Juan était un vieil oncle. Ces menus détails montrent toute la prudence que nous devons observer. Certes, les faits narrés sont indubitables, mais s'agissant des dates et des noms, surtout de ceux dont l'esclave aurait entendu parler, ils sont sujets à vérification.

Doña Beatriz, marquesa de Jústiz (1733-1803) a sa somptueuse demeure en ville, à La Havane, est propriétaire de vastes habitations dans la juridiction de Matanzas et dispose d'une seconde maison à la campagne. Cette première maîtresse, Doña Beatriz, marquise de Jústiz, assez âgée, avait beaucoup de tendresse pour le petit esclave mulâtre qu'était Juan Francisco. Elle le prenait souvent dans ses bras et le considérait comme un « petit objet de divertissement », « el objeto de mi vejez (*le jouet de mes vieux jours*) » disait-elle. Du reste, Manzano l'appelait « mamá mia », (*ma petite maman*).

Dans cette première partie, Juan Francisco Manzano introduit ses parents. Son père, Toribio Castro, mulâtre, esclave, a épousé María del Pilar, esclave négresse ou « china », femme exceptionnelle :

« era una de las criadas de distincion, de estimacion o de razon »

(c'était l'une de ses domestiques de confiance, sa ménagère.)

C'était dans l'année de naissance de Nicolàs de Cardenàs y Manzano en 1793. D'ailleurs, c'est ainsi que procède le narrateur pour situer dans le temps certains faits ; il ne donne pas la date précise mais fait référence à l'âge qu'il a à ce moment précis.

Cette première partie démontre une pratique très courante des maîtres qui était de choisir de jeunes esclaves à qui ils inculquaient de bonnes manières.

À la suite de ces précisions sur le milieu, l'auteur propose une progression chronologique non linéaire des faits. Au troisième paragraphe, le narrateur relate des événements qui ont marqué sa vie à l'âge de six ans.

Sa grande vivacité d'esprit lui a permis de faire l'expérience de l'école privée chez sa marraine, qui se chargeait également de son éducation religieuse. « A la edad de diez años » (*à l'âge de dix ans*), repère chronologique linéaire, il savait réciter les sermons de Fray Luis de Granada et découvrait les pièces de théâtre. Il va sans dire que l'éducation religieuse était un moyen sûr de parvenir à l'acculturation de l'esclave, à son assimilation.

À la fin du paragraphe, l'auteur sélectionne les événements et insiste sur des détails des bons moments de sa vie. Il utilise d'ailleurs une métaphore pour rappeler « ce bon vieux temps » marqué par la tendresse :

« Pasando por otros pormenores ocurridos en los días que debía resivir el bautismo me ceniré únicamente a lo agradable pues ahora voi corriendo por un jardín de bellisimas flores una serie de felicidades ».

(Passant sous silence d'autres détails de l'époque où j'allais recevoir le baptême, je m'en tiendrai seulement à ceux qui me paraissent plus agréables car je presse ici le pas pour entrer dans un jardin de magnifiques fleurs dans une époque de félicité.)

Il s'agit d'une narration équilibrée entre quelques événements heureux et une suite d'événements horribles.

De la naissance jusqu'à l'âge de douze ans, Juan Francisco Manzano semble avoir une vie d'enfant normale, bercée par l'attention et la tendresse de la marquise. Il était traité comme un enfant blanc car sa maîtresse lui avait interdit de fréquenter les petits nègres de la maison.

Dès l'âge de dix ans, il était déjà très différent des autres petits esclaves ; il récitait sans se tromper les vers de Fray Luis de Granada en présence des invités de sa maîtresse, le dimanche après la messe, causant l'admiration de tous.

Mais survint la mort de la marquise à Matanzas ; cet événement aura de sérieuses répercussions sur la vie de l'esclave. D'abord, il est envoyé chez sa marraine à La Havane ; il y apprend la couture, poursuit son éducation religieuse. Mais, à l'âge de douze ans, il se rend compte qu'il est en réalité un esclave. Preuve supplémentaire, sa tenue vestimentaire, bigarrée en l'occurrence, lui a ouvert les yeux. Il lui est interdit d'apprendre à lire ou à écrire. Sans savoir écrire, il compose de petits poèmes qu'il dicte à une petite négresse, Séraphine, qui les lui retranscrit.

« Pero la verdadera istoria de mi vida empiesa desde 1809, en qe empeso la fortuna a desplegarse contra mi hasta el grado de mayor encarnizamiento como beremos. »

(Mais la véritable histoire de ma vie commence dans l'année 1809[1809] où la mauvaise fortune se mit à me persécuter pour atteindre un degré d'acharnement inouï, comme nous verrons.)

Il va dès lors connaître toutes les rigueurs de l'esclavage. Sa vie est entièrement rythmée par les occupations de sa nouvelle maîtresse dont il est le laquais. Parfois, elle l'autorise à prendre ses repas à ses pieds ; l'humiliation n'en est que plus grande. Cette marquise Prado Ameno, réputée à travers l'île pour sa cruauté, s'acharne sur lui à la moindre occasion. Il est véritablement son souffre-douleur serait-on tenté de croire, lorsqu'on sait la légèreté des délits pour lesquels il était puni avec la plus grande dureté :

« Pour la moindre incartade que l'on pouvait pardonner à un enfant, on m'enfermait pendant plus de vingt-quatre heures dans un entrepôt à charbon où il n'était ni planche pour me coucher, ni couverture alors que j'étais extrêmement peureux et que j'aimais bien manger. Dans ce cachot, comme on peut le voir encore aujourd'hui, pour distinguer le moindre objet en plein jour, il fallait une bonne chandelle. C'est en ce lieu qu'après avoir été durement

fouetté, j'étais enfermé avec ordre que nul ne s'aventurât à me donner même une goutte d'eau sous peine d'un châtement exemplaire. J'y ai donc enduré les souffrances que provoquent la faim et la soif autant que les tourments causés par la peur en un lieu aussi sordide et éloigné de la maison puisque situé dans une arrière-cour tout près d'une écurie et d'un dépotoir puant et infect, contigu à une fosse d'aisance, sordide, putride et pestiféré à longueur de journée. D'ailleurs, le cachot qui n'en était séparé que par des cloisons toutes percées de trous était la tanière d'énormes rats qui me passaient sans cesse sur le corps ».

Il est souvent victime de brimades et de l'enfermement dans des coins obscurs et insalubres où il ressasse des récits de maléfices du temps jadis, des histoires de revenants ; tout ceci, alimenté par le moindre bruit, développe un effet de synesthésie de phobie qui déclenche en lui une anxiété extrême. Son acariâtre maîtresse lui fait souffrir la faim, la soif. Affamé la plupart du temps et donc toujours à la recherche de quelques rogatons, l'esclave est accusé des pires délits et est confié au contremaître qui le corrige. Elle le dépouille de tout, même du peu que lui a laissé sa mère comme semblant d'héritage. Néanmoins, la présence de cet esclave lui est indispensable, de jour comme de nuit. Elle semble affecter une certaine tendresse pour lui : parfois, quand elle joue aux jeux d'argent et qu'elle gagne, il lui arrive de donner une pièce à l'esclave. Manzano, rassemblant ses souvenirs d'enfance écrira non sans fierté :

« era de admirarse que mi señora no podía estar sin mi diez días seguidos. »

(Il était étonnant de voir que ma maîtresse ne pouvait passer dix jours de suite sans me voir.)

Cependant, avec l'adolescence, il commence à prendre conscience de son infortune. Sa vivacité d'esprit cède le pas à une sombre mélancolie. Sur la souffrance physique se greffe alors une détresse morale.

À l'âge de quinze ans en 1812, il regagne Matanzas en compagnie de sa maîtresse où il demeure pendant cinq ans. Il y rencontre les siens, son père affranchi lors de son baptême par la généreuse marquise de Santa Ana, travaille comme charpentier sur l'habitation ; l'estime que les autres ont de lui rejaillira sur son fils qui va être souvent préservé de cruels châtements. De sorte que, lorsque ce dernier décède, Juan Francisco se sent plus que jamais abandonné à son sort. Ses petits compagnons de jeux d'autrefois sur l'habitation *El Molino* (Le Moulin), devenus maîtres aujourd'hui à leur tour, l'ignorent alors qu'il se sentait si proche d'eux. Il continue à servir la marquise de Prado Ameno avec la plus grande assiduité ; après s'être acquitté du balayage de la maison avant que les autres domestiques ne soient levés, il a comme obligation de rester à l'entrée de sa chambre jusqu'à ce que cette dernière se réveille ; puis il l'accompagne partout ou reste tout simplement debout derrière sa chaise lorsqu'elle déjeune. Le pauvre esclave affamé en profite pour engloutir en cachette quelques restes ; ensuite, ils se rendent à l'atelier de couture où elle lui confie des ouvrages à réaliser. Épuisé par de trop lourdes tâches pour son jeune âge, l'après-midi, assis à l'arrière de la voiture, il doit encore accompagner la marquise à la promenade ; il doit également tenir

une torche allumée dès le coucher du soleil jusqu'à des heures avancées de la nuit. Même au salon de jeu, le petit esclave doit se tenir éveillé, debout derrière le siège de sa maîtresse.

Atteint de paludisme, Manzano ne peut suivre sa maîtresse à La Havane. Il est alors envoyé chez le docteur Estorino. Cet homme a un rôle apaisant dans sa vie, comme Nicolás Cardenas et D. F. Luvian, protecteurs dignes de ce nom, qui lui apportent aide et réconfort dans sa détresse.

Le retour de la marquise à Matanzas interrompt ce moment de tranquillité et de grande convivialité ; l'esclave à nouveau se voit plongé dans l'enfer de la plantation. Il se laisse aller à une profonde mélancolie. La marquise se montre de plus en plus acariâtre envers lui. Elle l'accuse à tort et le fait punir. Une autre anecdote suffit à démontrer, s'il en était besoin, l'horreur de l'existence de l'esclave : un jour, encore tout jeune, il tombe de la *volanta*, la voiture de sa maîtresse en marche ; sachant le sort qui lui était réservé dans de telles occasions, il continue à pied tout en pleurant jusqu'à la demeure de la marquise. Il tombe alors nez à nez avec le contremaître, venu à sa recherche. Il est aussitôt conduit en place et lieu de la barre. Sa mère soucieuse, cherche à en savoir la raison ; sur-le-champ, elle est fouettée pour sa curiosité ou pour son souci maternel :

« irritado porque abian hecho lebantar a aquella hora, lebanto la mano y le dio a mi madre con el manati : este golpe lo senti en el corazón. Dar un grito y convertirme de un manso cordero en un leon, todo fue uno... »

(Irrité comme il l'était car on l'avait réveillé à une heure avancée de la nuit, il leva la main et frappa ma mère : le coup résonna dans mon cœur. Je poussai un cri et en un rien de temps, du doux agneau que j'étais, je me transformai en un véritable lion.)

Devant une telle injustice et une telle humiliation, l'esclave se rebelle. C'est bien là la preuve qu'il refuse d'être un être minable et que certains principes moraux régissent sa vie. Comment un homme peut-il accepter qu'un autre s'acharne sur un être plus faible que lui ? Qui plus est sur une femme usée par les ans et le travail ? Sur un citoyen libre ? Peu importe le châtement, lorsque la cause est noble, il faut se battre. Manzano paya très cher ce comportement audacieux et courageux. Sa mère et lui, relate t-il, durent souffrir le supplice du *bocabajo* devant l'ensemble de l'atelier. Cependant, le comportement de la maîtresse à l'égard de l'esclave n'est pas toujours dénué d'ambiguïté. Ce comportement laisse à deviner qu'il ne lui est pas indifférent et Manzano, toujours obséquieux à l'égard de sa maîtresse n'affiche pas d'hostilité particulière ; il avoue :

« Aussi n'étais-je guère jeté au cachot plus de onze à douze jours. Elle disait tout le temps de moi que j'étais le plus méchant de tous les esclaves qui étaient nés sur l'habitation « Le Moulin », soulignant par là que j'étais bien un créole ; ce qui était une manière bien à elle de me mortifier. Je l'aimais bien en dépit de la dureté avec laquelle elle me traitait. »

Cette ambivalence des sentiments dans les deux sens traduit bien la complexité des relations humaines dans une société régie par un système anormal, fondé sur l'oppression. On peut aussi croire que l'esclave inculte mais intelligent avait compris le jeu auquel se livrait sa maîtresse et qu'il en était arrivé à la conclusion qu'elle ne pouvait s'affranchir entièrement des règles impérieuses qui régissent les relations entre maîtres et esclaves.

En effet, malgré ces quelques petites attentions, il n'empêche que sa maîtresse lui faisait subir le même sort que celui de tous les autres esclaves de la plantation alors qu'il avait été affranchi par sa première maîtresse Doña Beatriz de Santa Ana peu avant sa mort par le procédé de la *coartación*, et que sa mère, María del Pilar, avait versé la somme correspondant au rachat de la liberté de son fils à la marquise de Prado Ameno qui l'avait acceptée, et qui pourtant continuait à le maintenir au rang des hommes les plus vils.

En 1818, Manzano est emmené à La Havane par don Nicolàs de Càrdenas y Manzano, Pancho du temps où ils étaient encore tout jeunes et amis. Là, sa vie se stabilise petit à petit. C'est une période initiatique pour l'esclave. Il apprend la vie. Pour commencer, il s'applique à ressembler à son maître et on comprend d'autant plus cette attitude de l'esclave quand on sait qu'à Cuba, le Blanc, parce qu'il est blanc, a tous les privilèges, tandis que l'homme de couleur, du fait de sa couleur et de ses origines, n'a droit qu'au mépris. Ainsi, les gens de couleur cherchent à s'appropriier la culture et les manières du Blanc et occultent autant qu'ils le peuvent leur négritude. Manzano, lui, emprunte à son maître des ouvrages et pratique la lecture avec avidité ; il apprend des passages par cœur et les récite machinalement, son objectif étant de se familiariser avec le monde des Blancs, de leur montrer qu'il peut lui aussi se fixer des exigences et les atteindre. Ce processus d'assimilation revêt une autre forme ; il s'agit pour l'esclave d'apprendre à écrire ; il s'ingénie à recopier les vieux écrits de son maître récupérés à la poubelle en cachette, de nuit à la lueur d'une chandelle pendant que les autres dorment. Obsédé, il pressent que la maîtrise de l'écriture permettra que l'on reconnaisse ses qualités. C'est une illusion qu'il nourrit dès sa tendre enfance, car, nous relate-t-il, sa marraine, réaliste sans aucun doute, avait déjà cherché à étouffer ce désir chez le petit esclave : « tu ne dois pas apprendre à écrire pour que l'on ne te remarque pas ».

C'est dire que ce désir d'écrire représentait un véritable besoin chez l'esclave qui voyait là le moyen d'une réussite sociale et individuelle, car il tenta à nouveau l'expérience de l'écriture. Mais son maître, pourtant débonnaire, n'échappe pas aux préjugés de l'époque :

« ...imponiendome dejase aquel entretenimiento como nada correspondiente a mi clase y que buscasse que coser ».

(... m'intimant l'ordre d'abandonner ce divertissement qui ne correspondait en rien à ma condition et de me mettre à mes ouvrages de couture).

Les choses étaient très claires dans l'esprit du maître blanc : l'esclave, n'avait pas droit à l'instruction.

La réaction de Nicolàs de Càrdenas y Manzano interpelle à plus d'un titre car cet aristocrate faisait partie de ceux qui avaient de l'estime pour Juan Francisco Manzano ; par ailleurs, il était le président de la section Éducation au sein de l'association « La Société économique des amis du pays », responsable et soucieuse du rayonnement culturel du pays. D'un autre côté, avait-il vraiment tort de se comporter ainsi ? La société coloniale n'avait-elle pas défini les fonctions de chacune de ses composantes suivant la couleur de leur peau ? Le domaine des lettres était réservé aux libres.

Mais ces interdictions n'altérèrent aucunement le désir de l'esclave de s'accaparer l'écriture et de réussir par ce biais. Il s'employa à prendre possession pleinement de la langue du maître. Dans sa quête inlassable, il s'exerce à recopier les vers du poète Arriaza. C'est en vain qu'on lui rappelle que le passe-temps correspondant à sa classe est la couture ou la prière. On cherche à l'atteindre, à le dégoûter en lui subtilisant certains écrits. Peine perdue, l'esclave s'attelle à l'acte d'écrire. Sa vie devient matière à poésie et ainsi, à force de travail et non sans avoir essuyé nombre d'humiliations, en 1821, grâce à de solides appuis, puisque son statut le lui interdisait, Juan Francisco Manzano, l'esclave autodidacte, publie son premier recueil de poésies.

Peu de temps après la publication, la marquise de Prado Ameno, informée du talent de son esclave et du succès récolté par ses compositions, se rend à La Havane et oblige Juan Francisco Manzano à retourner à Matanzas dans l'enfer de l'habitation sucrière *El Molino*. Là, il est remis aux bons soins du contremaître don Rodrigo, émigré de Saint-Domingue et qui s'y connaît en matière de punitions. Une autre fois, en cachette, elle épie le poète en herbe en train de réciter ses vers. À cette vue, ne pouvant plus contenir sa fureur, elle le fait bâillonner ; humiliation extrême, elle lui ordonne de grimper sur un tabouret au milieu de la pièce centrale de la maison en tenant à la main un écriteau proclamant que ceux de sa condition n'ont pas le droit de se livrer à ces activités de l'esprit. Malgré toutes ces blessures morales, l'esclave n'abandonne pas et affiche ainsi une certaine résistance à son entourage mais aussi au système qui refuse son simple accès à l'humanité. C'est sans relâche que Juan Francisco Manzano va se battre pour se faire reconnaître, même si ce transfert en zone rurale, ce retour à Matanzas au bout de trois années passées en ville, le déstabilise. Il n'a droit qu'aux punitions injustes et au mépris. Et même lorsque le prêtre du village cherche à le reconforter, la marquise s'y oppose. C'est dire que dans cette société coloniale, la religion avait perdu de son poids. La perfidie, la méchanceté, l'égoïsme avaient pris le pas dans cette société minée également par le goût du profit.

« Mire v. que este va a ser màs malo que Ruso y Vortel, y acuerdese v. de lo qe. yo le digo »

(Voyez-vous, cet individu va être plus malfaisant que Rousseau et Voltaire, souvenez-vous de ce que je vous dis)

prenait plaisir à dire la Marquise pour le rabaisser aux yeux des Blancs, lui qui s'appliquait à faire de son mieux pour qu'on l'acceptât. De plus, ce séjour à La Havane lui avait donné l'illusion de se voir ouvrir les portes de la riche société coloniale cubaine, de se hisser au niveau des Blancs et voilà qu'il se devait de partager le quotidien des bossales de la plantation, ignorants et grotesques à ses yeux. Il n'en conçut que plus d'indignation et de douleur. Juan Francisco Manzano qui avait commencé à se faire une petite réputation artistique hors de l'engin à sucre, « Le Moulin », ne put plus supporter l'état d'indigence dans lequel sa maîtresse s'employait à le maintenir ni le sort misérable qu'il partageait avec

les autres esclaves nègres de la plantation. Dès sa prime enfance, ses proches, Blancs et autres mulâtres, lui avaient inculqué le mépris qu'ils éprouvaient à l'égard des nègres de toutes conditions.

Ainsi, pour certains mulâtres, le fait d'imiter les Blancs, de copier leur mode de vie, les obligeait à s'éloigner des traditions ancestrales du monde noir et leur donnait l'illusion d'être mieux acceptés dans la société coloniale. En réalité, il y eut une véritable obsession chez les mulâtres de vivre à la manière des Blancs dans la société coloniale raciste. Juan Francisco Manzano se sent blanc, même si tout autour de lui s'attache à lui démontrer le contraire. Il est convaincu que ses talents artistiques vont le sauver et qu'il va gagner l'estime de bien des Blancs puisqu'il a déjà gagné celle des gens de couleur libres. Mais pour ce faire, la condition était qu'il changeât de statut.

Travaillé par cette idée et épuisé par les mauvais traitements, plusieurs personnes de couleur de l'habitation « Le Moulin » ayant un certain penchant pour lui en souvenir de feu son père, mais également parce qu'il était mulâtre, lui répétaient à satiété :

« Cualquier negro bozal està mejor tratado que tũ. Un Mulatico fino, con tantas habilidades como tũ, hallará quien lo compre »

(N'importe quel nègre bossale est mieux traité que toi. Un petit mulâtre intelligent et rempli de talents comme toi trouverait assurément un maître qui le rachèterait.)

Il prit la fuite en direction de la capitale, en pleine nuit. Des abus en tout genre, le mépris, mais aussi cette volonté d'ascension sociale, l'attrait d'une ville-lumière parmi des Blancs, l'incitèrent à la combativité. Il crut qu'une simple mesure lui permettrait de s'épanouir. Ainsi, l'esclave chercha à se créer un espace vital, où nul ne pût accéder et où lui réussirait à se régénérer dans cette structure coloniale et esclavagiste où tout est contrôlé, autant dire violé par le maître. Sa faculté de penser et d'écrire et tout le zèle et la persévérance qu'il y déploya malgré les punitions incessantes traduisent la résistance de l'esclave face à ce système qui n'a de réponse que dans la répression et qui a institutionnalisé le refus à des gens à priori sains et censés, le droit d'exister, uniquement à cause de la couleur de leur peau.

Ce récit de vie de l'esclave laisse transparaître que cet être est la victime parfaite du système servile. La peau blanche est portée au pinacle, mais parallèlement, on ne reconnaît pas les efforts que font ceux qui tentent d'amenuiser leur ascendance africaine et de s'élever au sein de la communauté blanche. Juan Francisco Manzano en fera le triste constat :

« se que nunca por mas que me esfuertze con la verdad en los lavios, ocupare el lugar de un hombre perfecto o de vien. »

(Je sais que j'aurai beau m'efforcer, la vérité sur le bout des lèvres, je n'occuperai jamais la place d'un homme sage ou d'un homme de bien.)

Victime en tout point du système, le cas de Juan Francisco Manzano reste complexe. Même libre, il aura ses limites. Certes, ses facultés intellectuelles, son application à s'identifier aux Blancs et sa persévérance vont lui ouvrir la voie à l'affranchissement et l'accès à la société blanche.

Ivan A. Schulman met l'accent, du reste, sur le rôle prépondérant du présent par rapport au passé dans le récit de vie de cet esclave et montre comment sa pugnacité à se dépasser se fortifie précisément dans les scènes effroyables qu'il a vécues et qu'il relate.

Parfois l'esclave évoque, sans trop de détails, des événements heureux vécus à un certain moment de sa vie. Mais l'essentiel de l'œuvre est bâti autour de la narration d'événements douloureux. Ce mélange d'événements heureux et malheureux à certains paragraphes laisse transparaître un discours basé sur une certaine liberté de l'imaginaire et fait de l'écrivain un sujet à la fois joyeux et mélancolique. Tous les faits relatés depuis le début du récit expliquent son angoisse.

Juan Francisco Manzano dans son *Autobiographie* choisit de raconter certains faits et pas d'autres. Comment interpréter ce choix du narrateur ? Est-ce à dire qu'il prend plaisir à raconter et à revivre une fois de plus ces scènes horribles qui ont marqué sa vie ? En fait, cette évocation douloureuse est salvatrice, elle contribue à l'épanouissement psychologique de l'esclave. Seul dans ce tourbillon de détresse, il saisit cette opportunité de conter ses souffrances. Le seul fait d'en parler, de projeter ses peines devant d'autres regards, le sien en premier, est signe de maîtrise de soi, de maturité intellectuelle. L'acte d'écrire devient un remède contre ces souvenirs qui l'obsèdent et l'empêchent de vivre. L'écriture lui permet d'exorciser le mal, de se libérer, de renaître en tout cas, il y croit fermement.

Son enthousiasme à apprendre à lire et à écrire et le fait d'avoir accepté de transformer des moments tragiques de son existence servile en matériau littéraire révèlent l'ambition de l'esclave de se faire une place dans le monde des libres et surtout dans la sphère des intellectuels blancs, tout compte fait de se faire reconnaître. La constance de Manzano est d'autant plus grande qu'à cette époque, la pratique de ces activités de l'esprit est interdite aux esclaves.

Dans son opiniâtreté à dépasser les discriminations, l'esclave n'accuse jamais le système colonial et esclavagiste. En outre, le fait de centrer son attention sur des événements qui l'affectent personnellement ne lui permet pas de porter de jugements sur l'immoralité de l'esclavage. L'esclave n'attaque jamais directement le système colonial ni ne le remet en cause. Il ne parle que de ses tourments. Sans doute compte-t-il sur ses écrits pour bénéficier d'une quelconque mesure de bienveillance de la part des autorités et obtenir ainsi le rachat de sa liberté ? En effet, Manzano ne savait pas que son ouvrage était destiné à un public européen et non cubain ; c'est peut-être là la raison pour laquelle il ne se rebelle pas franchement contre le système. En outre, il n'est pas inutile de rappeler que cet esclave aspirait profondément à se faire une place dans le monde des Blancs ; il s'enorgueillissait de son teint tirant davantage sur le blanc et se sentait différent de ces esclaves noirs dont il partageait la condition.

La production de Manzano est l'expérience directe de l'auteur par rapport aux faits qu'il relate, un véritable document, l'expression crue de la réalité. Le discours s'organise sur la focalisation interne fixe : l'intrigue est perçue à travers un seul personnage. Le narrateur est plus qu'homodiegétique car non seulement il participe à l'intrigue mais il en est le protagoniste ; il se définit comme autodiégétique. De plus, ce narrateur est

intradigétique, car contrairement aux autres œuvres littéraires où le narrateur analyse les événements de l'extérieur de l'univers diégétique, le narrateur de l'*Autobiographie* s'implique dans cet univers.

À travers cette production, on s'aperçoit que Manzano s'adresse à un lecteur précis. Il y a donc échange entre le narrateur et le « narrataire », même si nous n'avons qu'une seule voix, celle de l'esclave. Dans le cas du texte comme discours, selon Gérard Genette, le narrateur peut remplir différentes fonctions : narrative, fonction de régie, communicative, testimoniale, et idéologique. La fonction narrative détermine l'élaboration de l'œuvre. L'analyse de l'*Autobiographie* démontre ces fonctions du narrateur : en effet, Manzano raconte son histoire mais ne dit pas tout ; il gère ses propos et il l'avoue à son « narrataire » :

« Pasando por alto otros pormenores ocurridos durante los días que debía recibir el bautismo, me seniré unicamente a lo agradable, pues ahora voi corriendo por un jardín de bellisimas flores, *una serie de felisidades.* »

(Passant sous silence d'autres détails de l'époque où j'allais recevoir le baptême, je m'en tiendrai seulement à ceux qui me semblent agréables, car, je presse maintenant le pas pour entrer dans un jardin de très belles fleurs, une époque de félicité.)

En donnant certains petits détails à son « narrataire », le narrateur compte sur la collaboration de celui-ci pour qu'il comprenne à demi-mot :

« En quatre occasions au moins j'ai été sur le point de ne plus poursuivre mon entreprise, car un tableau de calamités qui n'en finissent pas n'est, à mes yeux, qu'un volumineux catalogue de tromperies ; sans compter que dès mon plus jeune âge, le fouet cruel m'apprit à connaître mon humble condition. J'ai honte de raconter tout cela. Je ne sais comment exposer les faits en en laissant la partie la plus terrible dans l'encrier ».

La fonction de communication se trouve assurée par l'existence de ce « narrataire » qui établit en fin de compte l'échange entre l'auteur et le lecteur.

Les fonctions testimoniale et idéologique se vérifient par les intromissions du narrateur tout au long de la narration. Il emploie divers moyens pour ponctuer son récit, des incises qui interrompent le discours, des digressions, des phrases inachevées. Certains critiques ont vu à travers ces fonctions la projection du « je » historique de l'auteur. Le critique Wayne Booth parle alors d'« auteur implicite » qu'il considère comme un metteur en scène, un observateur situé derrière les planches. Il se distingue de l'homme de la réalité en ce sens que, à mesure qu'il crée son œuvre, il transfigure la réalité et devient un homme supérieur à lui-même et crée un deuxième « je ». Par la fonction testimoniale, le narrateur entretient une relation morale, intellectuelle et affective avec l'histoire. Grâce à la fonction idéologique, le narrateur commente la scène, pour l'expliquer ou la justifier aux yeux du lecteur. Ces deux fonctions sont des moyens qui permettent à Manzano de dénoncer ce système qui l'opprime et le nie, un système qui dénigre en fin de compte l'ensemble de la population de couleur. Elles sont perceptibles à travers certaines déclarations où l'auteur module, réfrène la narration pour agir sur le lecteur ou le faire réagir. Fût-ce à travers la narration de certains faits précis, de l'évocation de certains comportements de sa maîtresse, de l'administrateur – ses rapports avec les nègres de l'habitation – on peut repérer des indices qui révèlent l'idéologie de l'auteur.

L'*Autobiographie* est construite sur un discours où littérature et vie s'entremêlent dans un texte qui est le récit de vie d'un esclave à Cuba pendant la première moitié du XIX^e siècle. Ce texte respecte les conditions du pacte autobiographique, énoncées par Philippe Lejeune, récit en prose d'une vie individuelle et narration des faits au moyen d'analepses.

Comme objet de son œuvre, le narrateur autobiographique choisit l'évolution de sa propre personnalité ; et dans ce cas-là, narrateur et protagoniste dans le récit ont le même nom que l'auteur sur la couverture. Le poète-esclave adopte ce type de récit autodiégétique parce qu'il n'a aucunement besoin de recourir à la fiction du narrateur hétérodiégétique comme les autres écrivains qui ont approché ce thème, pour porter témoignage, pour dénoncer l'esclavage ; car ce protagoniste, dans l'*Autobiographie*, est la reconstitution de l'expérience de vie de Manzano esclave et, partant, il ne peut y avoir de dénonciation, de témoignage plus authentique de l'iniquité de ce système.

En qualité de narrateur, Manzano ne décrit pas toujours les faits de façon organisée et linéaire ; souvent jaillissent de sa mémoire des faits qu'il retranscrit, de sorte que le fil chronologique linéaire des événements s'en trouve rompu. Ces événements privilégiés dans la narration de façon imminente par rapport à d'autres, orientent le regard du lecteur en l'obligeant à faire fi de la seule chronologie pour se fixer sur certains détails. Néanmoins, Manzano tient à ne pas trop égarer le lecteur dans sa narration et consent à lui fournir quelques repères chronologiques qui ne suffisent pourtant pas à donner une linéarité chronologique parfaite du récit :

« Pero vamos a saltar desde los anos de 1810, 11, y 12 hasta el presente de 1835, dejando en su intermedio un vastísimo campo de vicisitudes, escogiendo de él los graves golpes con que la fortuna me obligo a dejar la casa paterna onativa para probar las diversas cavidades con que el mundo me esperaba para devorar mi inexperiencia y débil juventud. »

(Mais nous allons faire un saut des années 1810, 11, et 12 et jusqu'à la présente année 1835 en passant sous silence dans l'intervalle un très vaste ensemble de tribulations, pour ne retenir que les terribles revers de fortune qui m'obligèrent à quitter la maison où j'étais né pour affronter les diverses épreuves que la vie me réservait et qui allaient éprouver ma jeunesse candide et innocente.)

Manzano, en n'observant pas une chronologie dans la narration des faits en reconstituant son histoire, s'éloigne de la poétique de la chronique littéraire dont le fondement est le respect scientifique de la chronologie. Dans le récit de Manzano, la notion « temps » perturbe ; le temps de l'action du récit ne correspond pas au temps de la narration. La mémoire entre en jeu et reconstruit le temps non pas suivant une chronologie organisée mais suivant une chronologie répondant aux besoins de la conscience. « Les événements n'ont pas de valeur en eux-mêmes, mais ils contribuent à la création du 'je' dans le souvenir. En fait, cet événement ne prend du sens que par rapport à la charge d'émotion et de réflexion qu'il suscite chez le 'je' qui le reconstruit ».

À la lumière de ces remarques de Prado Biezma, il ne serait pas exagéré de dire que les événements relatés par l'esclave prennent une autre

dimension. En effet, les faits qui peuvent nous paraître légers, ont peut-être été à l'origine de graves tourments chez l'esclave. Et c'est peut-être pourquoi il ne réussit pas à respecter la chronologie linéaire dans son texte, que celle-ci se trouve sans cesse assaillie par le souvenir déchirant où ses droits sont constamment bafoués.

L'anecdote qui va suivre illustre assez nos propos et permet de comprendre pourquoi l'auteur, après avoir déclaré qu'il allait taire les événements survenus au cours des années 1810, 1811, 1812 jusqu'à 1835 (date de composition de l'œuvre), revient à l'année 1810 : machinalement, l'esclave a arraché une feuille du géranium qui avait été offert à sa maîtresse. Il l'écrasa entre les doigts et en conserva les petits morceaux et surtout le parfum, ce qui n'échappa pas à la maîtresse. Pour un geste somme toute banal, l'esclave est durement puni. Et c'est ainsi qu'il cite d'autres exemples où le lecteur moderne peut faire le triste constat de l'insignifiance des faits reprochés et même se demander quel est l'intérêt de citer ces petits détails tels que la lanterne éteinte sur le chemin du retour, la pièce perdue ; mais la dureté de la correction qui s'ensuivait n'a pas laissé ni ne laisse aujourd'hui le lecteur indifférent.

Certes, nous l'avons déjà dit, de nombreux écrivains se sont essayés à transformer en matériau littéraire certaines réalités du monde servile afin, précisément, d'émouvoir, de faire prendre conscience à leurs lecteurs. Mais la réalité de la vie d'un esclave, cette succession de tourments, qui saurait mieux s'en faire le porte-parole que celui qui la vivait au quotidien dans un espace générateur de dégradation, de souffrances morales et physiques ? En effet, dans ce récit, l'espace revêt un aspect social et historique ; il permet d'identifier le personnage. Il n'est pas douteux que les écrivains de tout bord aient fait des amalgames entre espace, personnage et discours. Et pour ce qui est de l'*Autobiographie*, l'espace occupé par le narrateur et par extension par les gens de couleur n'apporte que perte, déchéance et mort. Ce lieu maudit est sans aucun doute l'engin à sucre où certains esclaves à l'instar de Manzano trouvaient leur purgatoire. Il arriva que la personnalité de l'esclave s'en trouvât modifiée. Manzano jusque-là craintif et soumis, se rebella contre la pression de la plantation.

Cependant, dans l'*Autobiographie*, la dynamique de la narration repose aussi sur les différents déplacements imposés à l'esclave. Sa vie se passe entre La Havane, Matanzas, « Le Moulin » et Madruga. Mais parfois, ces espaces sont plus que de simples lieux ; on dirait qu'ils s'animent, qu'ils participent eux-aussi de la férocité des maîtres à l'encontre de l'esclave : certains espaces ont profondément marqué l'esclave, car il les associe à des grands moments de détresse morale, à des châtements corporels, à des privations. L'espace fait partie donc du mécanisme utilisé par l'auteur pour incriminer le système : « es un atributo más del personaje, como el color de su piel o la clase social a la que pertenece » (*c'est un attribut supplémentaire du personnage, tout comme la couleur de sa peau ou la classe sociale à laquelle il appartient*) faisait remarquer Mercedes Rivas.

Mais il n'est pas statique, car les changements d'espaces auxquels est soumis Manzano provoquent une métamorphose chez lui. La vie à La Havane comme citoyen libre le séduit. En revanche, l'habitation signifie pour lui une dégradation morale et physique.

L'espace et le temps sont deux paramètres sur lesquels repose la dynamique du récit. Ce sont deux instances liées aux actions et à l'activité du narrateur, ce qui explique que dans une œuvre, plusieurs espaces et plusieurs temps se combinent. Todorov insiste sur la différence entre temps de l'histoire et temps du discours et rappelle que le temps du discours est linéaire : « plusieurs événements peuvent se dérouler au même moment », ce qui justifie la nécessité de briser la narration chronologique linéaire des événements, et ce d'autant plus que le narrateur cherche à transmettre une vision fidèle des faits.

Le temps de l'histoire peut être considéré comme temps de l'action du récit. Le temps du discours peut être interprété comme temps du récit, élaboré par l'action du narrateur. Ainsi, le narrateur peut manipuler la temporalité de l'action de la façon la plus adéquate pour relater ses propos. Le temps de l'histoire et le temps du récit, distincts, puisque l'un se déroulant de façon linéaire et l'autre répondant et sujet au besoin du narrateur, nourrissent des relations.

Dans l'*Autobiographie*, on relève ces altérations temporaires qui désorganisent l'énonciation autobiographique de Manzano. Il recourt à l'anachronie rétrospective homodiégétique pour évoquer sa naissance, son enfance et autant d'événements heureux :

« Je presse ici le pas pour entrer dans un jardin de très belles fleurs, une époque de félicité ».

Cependant, sous forme d'analepse, il évoque des faits dont la banalité n'a pas empêché qu'il lui soit administré de cruels châtements. Leur caractère inique et humiliant reste bien vivace dans la conscience du narrateur. Cependant, Manzano utilise également l'anticipation en évoquant sa prochaine fuite :

« Il me suffit de dire que depuis le moment où j'ai eu pleinement connaissance jusqu'à la proclamation de la première constitution de 1812 où je me suis enfui... »

Toutes ces déviations temporelles font que le lecteur se focalise sur des faits précis. Ainsi, plus qu'une narration chronologique des faits, ces petits détails mettent en lumière l'iniquité de l'esclavage, confèrent à l'œuvre sa valeur documentaire.

À travers l'*Autobiographie*, le lecteur a une image réelle du quotidien de l'esclave dans la société coloniale cubaine de cette première moitié du XIX^e siècle et il peut en saisir tout le tragique. Cependant, certains comportements chez l'esclave peuvent prêter à confusion : son obsession à vouloir s'intégrer à la société coloniale cubaine blanche, son mépris envers les nègres, son ambivalence à l'égard de sa maîtresse laissent entendre qu'il adhère aux contradictions du système esclavagiste et expliquent le fait qu'il ne porte aucune accusation contre celui-ci et ne fait même aucune allusion à une remise en cause de ce dernier. C'est d'ailleurs en ce sens qu'Ivan A. Schulman, a pu déclarer que « la psychologie de Manzano était tournée vers le monde blanc ». Manzano serait alors une figure symbolique de l'ethnocide du peuple noir. Si nous en restions à cette conclusion, nous offririons une vision plutôt réductrice de l'*Autobiographie*. Au cours de cette expérience, l'esclave abandonne

momentanément sa livrée pour revêtir sa tenue de bel esprit. Le temps de l'écriture, Manzano l'esclave désobéit au maître, lui démontrant par là ses grandes qualités. Cette répartie de l'esclave lui permet de se disjoindre de l'espèce serve en accédant au discours. Il sort de la dialectique du maître et de l'esclave. Il défend le principe d'égalité par une activité à laquelle nous pourrions opposer le travail servile, il remet en cause symboliquement l'ensemble des prérogatives sociales, économiques et culturelles de la classe la plus favorisée. Au surplus, le fait de s'exprimer en castillan, la langue des maîtres rend son propos parfaitement intelligible. Il n'en reste pas moins que l'emploi de cette langue vise à un effet émancipateur. D'ailleurs, son maître don Nicolàs de Cardenas en perçoit immédiatement les conséquences puisqu'il le rappelle à l'ordre : « busca otra actividad que corresponda a tu clase » (*cherche une autre langue qui corresponde à ta classe*). L'esclave s'approprie la parole, l'écriture, la domination du maître est battue en brèche. Il n'a pas de prise sur l'esclave. Dès lors, une nouvelle forme de puissance est instituée, celle du droit. L'esclave Juan Francisco Manzano cherche à « mettre en commun ». Tout au long de cette expérience, il se donne le droit d'exister pour soi en communiquant avec l'autre. Sa conscience n'est plus servile. Il s'affirme d'emblée comme un homme conscient de sa condition. Sa détermination et son incorruptibilité signifient son désir individuel de reconnaissance. Ce long combat de l'esclave à dire sa relation au monde laisse à penser qu'il sentait venir les profondes mutations qui allaient affecter la société cubaine et qu'il se sentait dès lors, lui aussi, investi d'une mission : celle d'œuvrer utilement pour l'épanouissement de son pays.